

Représentation, métissage et pouvoir

*La dynamique coloniale des échanges
entre Autochtones, Européens et Canadiens
(XVI^e-XX^e siècle)*

*Sous la direction
d'Alain Beaulieu et
de Stéphanie Chaffray*



Représentation, métissage et pouvoir

*La dynamique coloniale des échanges entre Autochtones,
Européens et Canadiens (XVI^e-XX^e siècle)*

Sous la direction
d'ALAIN BEAULIEU et de STÉPHANIE CHAFFRAY



**Presses de
l'Université Laval**

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Maquette de couverture : Laurie Patry

Mise en pages : Diane Trottier

ISBN 978-2-7637-8632-2

PDF 9782763706320

© Les Presses de l'Université Laval 2012

Tous droits réservés. Imprimé au Canada

Dépôt légal 2^e trimestre 2012

Les Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

Marguerite Vincent La8inonkie : « la femme habile aux travaux d’aiguille¹ »

Jean Tanguay

Conseiller en patrimoine autochtone
Parcs Canada, Patrimoine culturel
Centre de services du Québec

Au XIX^e siècle, dans les collectivités amérindiennes de la vallée du Saint-Laurent, le travail de l'écorce joint à l'art de la broderie est une tâche féminine à laquelle plusieurs Huronnes vont se consacrer. Afin de favoriser l'essor des entreprises naissantes de fabrication de l'artisanat, certaines d'entre elles entreprirent d'enseigner aux membres de leur communauté les connaissances acquises auprès d'autres Amérindiennes ou encore auprès de religieuses dans des couvents de la colonie. Malgré l'importance du rôle que jouèrent ces femmes dans le développement économique de leur communauté, il subsiste de nos jours très peu de documentation nous permettant de tracer la biographie de l'une ou de l'autre de ces artisanes. Cela s'explique sans aucun doute par la place quelque peu effacée qu'occupent les femmes dans la société canadienne du XIX^e siècle. Tel que mentionné par le collectif Clio, « on les retrouve actives certes, mais à la périphérie de l'action² ».

1. André-Napoléon Montpetit, « Paul Tahourenche, Grand-Chef des Hurons », *L'Opinion publique. Journal illustré*, Montréal, 23 janvier 1879, p. 40. Selon Marguerite Vincent Tehariolina, le nom « La8inonkie » se traduit par « La belle fille huronne », Marguerite Tehariolina Vincent, *La nation huronne : son histoire, sa culture, son esprit*, Québec, Éditions du Pélican, 1984, p. 165. Le linguiste Roy Wright, qui a étudié la langue huronne-wendat, estime que le nom « La8inonkie » se traduit plutôt par « Elle va en trainant ». Communication personnelle, 2007.
2. Le collectif Clio, *L'histoire des femmes depuis quatre siècles*, Montréal, Édition du club Québec Loisirs inc., 1992, p. 159. A.N. Montpetit notera à propos des femmes de Lorette qu'elles n'étaient « rien de plus que l'accessoire de l'homme » (*L'Opinion publique*, 20 février 1879, p. 88). Bien que

Aussi, contrairement au rôle fondamental que les femmes jouèrent traditionnellement en Huronie dans la culture de la terre, principal moyen d'existence des Hurons, celles de la Jeune-Lorette ne pratiquèrent que très peu cette activité, notamment en raison de la piètre qualité des terres dont elles disposaient ainsi que des changements importants qui s'étaient opérés dans le mode de vie. Cela eut pour effet de réduire, pour un temps, l'apport des femmes dans le développement économique de la communauté huronne. Elles n'en demeuraient pas moins actives au foyer, jouant un rôle fondamental dans l'éducation des enfants et dans la gestion de l'économie domestique : tâches ménagères, préparation des repas et collaboration étroite aux préparatifs que nécessitait le départ des hommes pour les expéditions de chasse en forêt. En cela, les femmes de Lorette partageaient à bien des égards le mode de vie de leurs voisines canadiennes-françaises et de la femme occidentale en général.

De rares cas sortent parfois de cette périphérie de l'action, ce qui, en soi, est très révélateur de l'importance du rôle joué par ces femmes dont on reconnaît la contribution. C'est le cas notamment de La8inonkie³ (figure 1) dont l'apport dans le développement de l'artisanat huron-wendat au XIX^e siècle est lié à l'enseignement des techniques de fabrication et de décoration de pièces vestimentaires et des « curiosités indiennes ». La qualité du travail de La8inonkie en ce qui a trait à l'art de la broderie est tout particulièrement soulignée par ses contemporains⁴. Son travail s'inscrit d'ailleurs dans une période que l'on pourrait qualifier « d'âge d'or » de la production artisanale huronne. Selon Geoffrey Turner, spécialiste de la culture matérielle amérindienne, les années 1830 correspondent, dans l'histoire de la production huronne, à ce qu'il appelle « the best period of the Huron moose-hair embroidery⁵ ». En effet, la finesse du détail, le haut degré de sophistication, l'originalité des pièces et des thèmes représentés, la vivacité et

le sujet ne soit pas abordé de façon élaborée, nous pouvons tout de même nous faire une idée plus juste de la place qu'occupent les femmes au sein de la collectivité huronne de Lorette, en consultant Léon Gérin, « Le Huron de Lorette II – À quels égards il s'est transformé », *La science sociale suivant la méthode d'observation*, 17^e année, t. 33, 1902, p. 319-342.

3. Pour les besoins de ce texte, nous utiliserons le « 8 » dans le nom La8inonkie. Le 8, dans l'orthographe adoptée à l'origine par les missionnaires français, était l'équivalence du « ou » grec ; c'était une espèce de consonne, formant diphtongue avec la voyelle qui suit, et produisant le même effet que « ou » dans l'affirmation française « oui ». Les Britanniques l'ont remplacé par la lettre w. Enfin, comme la langue huronne ne se parle plus couramment depuis le XIX^e siècle, il est aujourd'hui impossible de déterminer si le nom La8inonkie s'écrivait alors avec ou sans accent aigu. Les sources écrites nous indiquent l'utilisation de l'un et de l'autre. Sans certitude, nous avons tout de même opté pour omettre l'accent. De plus, il est possible que les Hurons aient prononcé « La8inonkié » plutôt que « La8inonkie », qu'ils aient écrit le nom avec ou sans accent.
4. Les initiatives de Marguerite Vincent La8inonkie sont rapportées dans certains articles de journaux illustrés de l'époque, comme *L'Opinion publique* de 1871 et de 1879 ainsi que le *Canadian Illustrated News* de 1871. Ces documents permettent de saisir le contexte de l'époque et les effets bénéfiques de l'action de cette femme sur la communauté huronne-wendat.
5. Geoffrey Turner, *Hair Embroidery in Siberia and North America*, Pitt Rivers Museum, University of Oxford, Occasional Paper on Technology, 7, Edited by T.K. Penniman and B.M. Blackwood, 1976.

l'harmonie des couleurs sont autant de qualificatifs que nous pouvons associer à cette production de grande qualité.

FIGURE 1

**Ludger Ruelland, d'après un artiste inconnu.
Madame Paul Picard, née Marguerite Vincent. Vers 1865.
Fusain sur papier. Musée de la civilisation, 2006-986.**



Photo: MNBAQ, Patrick Altman.

Le travail de broderie des Huronnes n'est pas sans rappeler celui des Ursulines. Nous pouvons croire que les artisanes huronnes ont été influencées, à bien des égards, par le contexte de production du XVIII^e siècle dont les religieuses détenaient les connaissances et le monopole, notamment au regard de l'importance accordée à l'utilisation de matériaux tels l'écorce de bouleau et le poil d'original servant à la décoration. Nous ne savons pas toutefois si La8inonkie étudia chez les Ursulines, où elle aurait également pu apprendre l'art de la

broderie, mais il semble évident, à la lumière des quelques pièces qui lui sont aujourd'hui attribuées, qu'il existe chez elle un très important emprunt culturel. Ces influences auraient pu lui être transmises par d'anciennes séminaristes huronnes des Ursulines.

Bien qu'elle soit reconnue par ses contemporains comme une artisane de grand talent, peu d'objets peuvent lui être attribués avec certitude. Quelques artefacts lui sont associés par déduction, notamment ceux qui furent fabriqués à la demande de lord et lady Elgin auprès de la famille Picard. Il s'agit de mocassins et de plateaux en écorce brodés de motifs⁶ (figure 2). En outre, nous savons que la coiffe de chef de François-Xavier Picard Tahourenche – qui est conservée au Musée de la civilisation de Québec – aurait été confectionnée par La8inonkie⁷ (figures 3A et 3B). Ces quelques œuvres de grand raffinement font partie de nombreux autres objets de collection de cette période, provenant de la collectivité huronne et conservés dans de nombreux musées à travers le monde. À l'aide de ces pièces muséales, nous pouvons aujourd'hui assez bien caractériser la production huronne à l'époque de La8inonkie. Cette dernière personnifie en quelque sorte la qualité du travail des artisanes de Lorette, leur créativité et l'importance de leur contribution au sein des entreprises de production artisanale.

FIGURE 2

**Mocassins, 1838-1853, Huron-Wendat, Lorette, Québec, Canada. T0038a,b.
Thaw Collection, Fenimore Art Museum, Cooperstown, New York.**



Photo: John Bigelow Taylor, NYC.

-
6. Ces pièces artisanales attribuées à Marguerite Vincent La8inonkie furent présentées au public canadien lors de l'exposition «Culture et démocratie: lord et lady Elgin au Canada, 1847-1854», Rideau Hall et Québec, 2003.
 7. Anonyme, «Quebec», *Harper's New Monthly Magazine*, vol. 18, n° 104, New York, Harper & Bros, janvier 1859, p. 189.

FIGURE 3A

**Coiffe hurone ayant appartenu à François-Xavier Picard Tahourenche.
Musée de la civilisation, 64-28. Don de la famille Picard.**



Photo: Claire Dufour.

FIGURE 3B

**Détail. Coiffe de François-Xavier Picard Tahourenche.
Musée de la civilisation, 64-28. Don de la famille Picard.**



Photo: Claire Dufour.

BREF REGARD SUR L'ARTISANAT HURON AUX XVII^E ET XVIII^E SIÈCLES

La fabrication d'objets artisanaux n'était pas une pratique nouvelle au temps de LaSagoyewick. De tout temps, les Hurons-Wendats ont fabriqué des vêtements et des objets utilitaires qu'ils enjolivaient parfois à l'aide de motifs peints ou encore de matériaux teints, tels le piquant de porc-épic et, dans une moindre mesure, le poil d'orignal. Au début de la période de contact, les femmes excellaient d'ailleurs dans la broderie du piquant de porc-épic et du poil

d'original⁸. Dès 1623-1624, Gabriel Sagard remarqua leur ingéniosité et leur dextérité en ce domaine :

Quelques-unes d'entre elles ont aussi des ceintures et autres parures faites de poil de porc-épic, teintes en rouge cramoisi et fort proprement tissées. [...] Elles font aussi comme une espèce de gibecière de cuir, ou sac à pétun, sur laquelle elles font des ouvrages dignes d'admiration, avec du poil de porc épic, coloré de rouge, noir, blanc et bleu qui sont les couleurs qu'elles font si vives que les nôtres ne semblent point en approcher⁹.

Les femmes de la Huronie fabriquaient de nombreux autres objets tels que les vases ronds faits de glaise qu'elles utilisaient pour cuire la nourriture, des tapis faits de roseaux et de feuilles de maïs, des cordes, des foulards, des collets et des bracelets fabriqués à l'aide du chanvre indien, du laitron des marais et de l'écorce de tilleul; enfin, avec des roseaux et de l'écorce de bouleau, elles fabriquaient des paniers ainsi que des récipients pour boire et manger¹⁰. Il appert toutefois qu'au temps de la Huronie les Hurons ne décoraient pas les surfaces des boîtes d'écorce qu'ils fabriquaient. Pas plus qu'ils ne produisaient une variété aussi grande d'objets de fantaisie, comme le firent les Ursulines dès le début du XVIII^e siècle.

Après la destruction de la Huronie et l'établissement définitif des Hurons à la Jeune-Lorette, en 1697, les artisanes utiliseront toujours le poil d'original et le piquant de porc-épic dans la confection de pièces vestimentaires et de produits utilitaires. Tout comme au siècle précédent, le crin d'original sera mis à contribution pour décorer certains objets, comme en témoignent ces ceintures et bourses huronnes collectionnées avant 1725 et qui font partie de la collection Sir Hans Sloane du British Museum. L'une de ces bourses est décrite de la façon suivante : «Faites par les sauvages hurons de Canada avec du crin d'ornac qu'ils teignent avec des racines pour enfermer leurs cheveux par derrière a la chasse ou a la guerre¹¹.» Il en va de même de pochettes ornées de broderie de poil d'original fabriquées notamment par les Hurons et qu'on retrouve dans de nombreuses institutions¹².

En outre, et tel qu'ils le faisaient déjà pour un usage domestique, les Hurons produiront également, dès le milieu du XVIII^e siècle, une plus grande quantité d'objets utilitaires pour le transport par voies fluviale et terrestre pour répondre à la demande des autorités coloniales. Des artisans hurons fabriquaient ainsi des

8. Ruth B. Phillips, «Comme une étoile, je brille. Les traditions artistiques des peuples des terres boisées», dans Michel Desrosiers et autres, *Le souffle de l'esprit. Coutumes et traditions chez les Indiens d'Amérique*, Montréal, Québec Amérique, 1988, p. 84.

9. Gabriel Sagard, *Le Grand Voyage du pays des Hurons*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990, p. 173, 224.

10. Bruce G. Trigger, *Les Enfants d'Aataentsic: l'histoire du peuple huron*, Montréal, Libre Expression, 1991, p. 21.

11. Turner, *Hair Embroidery in Siberia*, p. 61.

12. Desrosiers et autres, *Le souffle de l'esprit*, p. 83-84.

raquettes, des canots et des avirons (figure 4) (ils fournissaient également la gomme à canot), ainsi que des traînes sauvages. Les Hurons approvisionnèrent notamment les «magasins de Québec» lors de la troisième guerre intercoloniale de 1740-1748¹³. Nous savons également qu'au lendemain de la conquête anglaise les Hurons répondirent à la demande croissante de raquettes à neige pour les militaires de la garnison de Québec. Les Britanniques attribueront effectivement aux Amérindiens de Lorette de lucratifs contrats pour la livraison de milliers de paires de raquettes pour équiper les régiments cantonnés à la citadelle de Québec¹⁴.

FIGURE 4
**Hurons fabriquant un canot. Dessin de Charles Huot,
 craie sur papier, 1897.**



Collection du MNBAQ, N.34.206. Photo : Jean-Guy Kirouac.

Enfin, à cette production liée au transport saisonnier s'ajoute celle des «bottes sauvages». Il faut distinguer ici les bottes sauvages des mocassins (*moccasins house*

-
13. BAC, MG1, Série C^{11A}, vol. 117, f° 49-67, «Préparatifs de guerre, 1745 à 1746. Achats de munitions», Québec, 26 octobre 1746; BAC, MG1, Série C^{11A}, vol. 117, f° 95-116, «Préparatifs de guerre, 1746 à 1747. Achats de munitions», Québec, 15 octobre 1747.
14. «Very remunerative contracts each fall for several thousands of pairs of snow-shoes [...] for the English regiments tenanted the Citadel of Quebec James Macpherson Lemoine» (James Macpherson Lemoine, *Picturesque Quebec: A sequel to Quebec past and present*, Montréal, Dawson Brothers Publishers, 1882, p. 463-464).

slippers), ces derniers étant destinés davantage aux touristes et dont la confection accorde une large place aux motifs décoratifs. Les chasseurs fournissent la matière première et procèdent au tannage du cuir, mais ce sont les femmes qui sont les principales artisanes et maîtres d'œuvre de cette production destinée à la vente.

Le déroulement de ces activités économiques au sein de la petite communauté huronne démontre que la commercialisation de la production artisanale est déjà implantée à la Jeune-Lorette au milieu du XVIII^e siècle. Nous ignorons toutefois si cette activité provient d'initiatives de marchands-entrepreneurs locaux qui auraient pu obtenir des contrats et encadrer le travail des artisans. À titre d'exemple, l'approvisionnement des magasins de Québec en raquettes et en canots, lors de la troisième guerre intercoloniale de 1740-1748, semble se faire le plus souvent auprès des «Savages hurons de Lorette», mais également à plusieurs reprises auprès de particuliers dont on identifie le prénom et la nationalité¹⁵. Une distinction s'impose toutefois en regard de la production de cette période et de celle qui se développe après la Conquête de 1760 et qui prit un essor important au XIX^e siècle. En effet, indépendamment de la production liée au transport, les Hurons s'immiscèrent dans le marché des «curiosités indiennes», commercialisées initialement par les Ursulines de Trois-Rivières et de Québec, dès le début du XVIII^e siècle.

LES «CURIOSITÉS INDIENNES» DES URSULINES

Depuis le début du XVIII^e siècle, les Ursulines confectionnent des «boîtes [boîtes] sauvages» et autres objets qu'elles destinent d'abord à de généreux bienfaiteurs de la colonie et de France, puis à des voyageurs étrangers de plus en plus nombreux et intéressés par les «curiosités indiennes». Les Ursulines de Québec avaient acquis l'expertise du travail de l'écorce auprès de religieuses métisses, entre autres mère Sainte-Marie-Madeleine (1678-1734) dont la mère était Huronne, mais également auprès d'anciennes captives rachetées par des missionnaires¹⁶. Ces objets fabriqués «dans le goût sauvage» et vendus comme curiosités se présenteront également, à compter de la seconde moitié du XVIII^e siècle, sous la forme de plateaux en écorce de bouleau, de sacs à main, de pelotes à épingles, etc. Le chroniqueur Isaac Weld, vers 1795, a laissé la description suivante des produits fabriqués par les «saintes artisanes»:

Ces ouvrages d'écorce d'un goût particulier distinguent les sœurs de ce monastère. Elles se servent de l'écorce de bouleau blanc, dont elles façonnent ingénieusement des portefeuilles, des paniers à ouvrage, des cassettes dites toilette, [...] etc. Elles font aussi des modèles de canots sauvages, et de diverses armes ou instruments de guerre des Peaux-Rouges¹⁷.

15. BAC, MG1, Série C^{11A}, vol. 117, f^o 49-67, Québec, 26 octobre 1746. BAC, MG1, Série C^{11A}, vol. 117, f^o 95-116, Québec, 15 octobre 1747.

16. Christine Turgeon, *Le fil de l'art. Les broderies des Ursulines de Québec*, Québec, Musée du Québec et Musée des Ursulines de Québec, 2002, p. 58.

17. Marius Barbeau, *Saintes artisanes. 1-Les brodeuses*, Montréal, Éditions Fides, Cahier d'art Arca, 1943, p. 86.

Quelques années plus tard, soit en 1806, Priscilla Wakefield, une voyageuse d'origine anglaise, fit à son tour l'éloge du travail des Ursulines :

The works of these sisters in birchbark, embroidered with elk hair, dyed of the most brilliant colours, are very ingenious! Of these materials they make pocket-books, work-bags, dressing boxes, models of Indian canoes, and a variety of warlike weapons used by the Indians. Strangers are expected to purchase some of them, which I did willingly, and shall send them by the first opportunity¹⁸.

L'ensemble de cette production était enjolivé le plus souvent de scènes de la vie indienne en forêt ou encore de motifs floraux, réalisés à l'aide de poils d'original colorés et brodés sur écorce de bouleau. Mettant à profit l'art de la broderie, les motifs étaient exécutés avec un grand raffinement, tel que les Ursulines avaient l'habitude de faire pour la décoration des textiles religieux (figure 5). La production de ces pièces artisanales résulte donc d'échanges interculturels et d'appropriation mutuelle. De facture européenne, elles sont « dans le goût sauvage » et fabriquées à l'aide de matériaux indigènes. Selon Ruth B. Phillips, « the origin of these wares was a true contact zone event that fused the technical knowledge of Aboriginal peoples with the entrepreneurship and artistry of Quebec nuns¹⁹ ».

FIGURE 5

**Boîte, recto (Att. huronne). Milieu du XIX^e siècle.
Acquis par le juriste Aimé Lafontaine (1810-1884).**



Musée canadien des civilisations, III-H-491, D2004-23434.

-
18. Priscilla Wakefield, *Excursions in North America, Described in letters from a Gentleman and His Young Companion, to their Friends in England*, London, Darton and Harvey, 1806, p. 303.
19. Ruth B. Phillips, *Trading identities. The Souvenir in Native North American Art from the Northeast, 1700-1900*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1998, p. 104.

Selon Marius Barbeau, les travaux des Ursulines de Québec et de Trois-Rivières se vendaient en France, au Canada, et, après la Conquête, en Angleterre ainsi qu'en Martinique²⁰. Dans les *Annales* des Ursulines de Québec, une lettre adressée par mère Esther de l'Enfant-Jésus au révérend père de Launay, en mai 1761, nous donne un indice de l'importance et de la rentabilité de ce commerce exploité par les religieuses, au lendemain de la conquête anglaise :

Malgré tous les malheurs arrivés à ce pays, on ne manquerait pas de choses nécessaires à la vie si l'on avait bien de l'argent ; mais nous n'avons que celui que nous gagnons aux petits ouvrages en écorce. Tant qu'ils seront à la mode, le gain que nous en tirons nous est d'un grand secours pour vivre, car nous les vendons bien cher à Messieurs les Anglais. Encore ceux qui les achètent paraissent nous en avoir de l'obligation et s'estiment privilégiés tant ils sont contents d'en acquérir. Il nous est impossible, en effet, malgré notre ardeur à la besogne, de fournir de cette sorte de marchandise à toutes les personnes qui nous en demandent²¹.

Les femmes de Lorette eurent l'occasion d'acquérir des connaissances sur l'art de la broderie auprès des Ursulines. En effet, dès le milieu du XVII^e siècle, plusieurs jeunes filles huronnes ont été confiées aux religieuses qui développeront chez leurs élèves «milles petites adresses propres à leur sexe²²». Au dire de l'historienne Claire Gourdeau,

dans les règlements des religieuses, on recommande aux maîtresses d'enseigner d'abord à leurs élèves des ouvrages pratiques comme la couture, le reprisage ou la confection de pièces simples [...]. Celles qui feront preuve d'une plus grande habileté se verront confier des ouvrages plus élaborés, tels que la broderie ou la dentelle²³.

Cette formation artistique est de nature à avoir influencé, au cours des générations qui suivirent, le travail des artisanes de Lorette. Comme le souligne Barbeau, «lorsque ces objets sortaient des mains de femmes indigènes, ils ne reflétaient pas moins les “milles petites adresses”, et “la science des ouvrages” qu'un grand nombre de jeunes séminaristes avaient acquises, au cours des soixante-quinze premières années, chez leurs institutrices blanches de la Nouvelle-France²⁴». Cette acquisition de connaissances ne doit toutefois pas nous faire perdre de vue, comme nous l'avons déjà mentionné, que les Huronnes ont une expertise traditionnelle du travail de l'écorce et du cuir auquel est jointe l'utilisation de matériaux décoratifs.

20. Barbeau, *Saintes artisanes*, p. 85.

21. *Ibid.*, p. 84-85.

22. Claire Gourdeau, *Les délices de nos cœurs. Marie de l'Incarnation et ses pensionnaires amérindiennes, 1639-1672*, Québec, Septentrion, Les Nouveaux Cahiers du Célat, 1994, p. 73.

23. *Ibid.*, p. 73.

24. Barbeau, *Saintes artisanes*, p. 81-82.

LES « TOURIST ART » DES HURONS-WENDATS

À compter de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les Hurons de Lorette prennent graduellement la relève des Ursulines dans le marché des « curiosités indiennes ». Il est certain que l'art de la broderie enseigné au couvent aux écolières huronnes, ainsi que le type de production, influença le travail des artisanes amérindiennes et favorisa le développement d'un tel commerce à Lorette. Geoffrey Turner, qui a étudié l'utilisation du poil d'original dans l'artisanat, note à cet effet : « They [les Hurons] were thus more closely and continuously under the influence of the convents than other Indian groups, and their women-folk were apt pupils²⁵. » Il existe assurément l'idée d'une continuité entre la production de « curiosités indiennes » des Ursulines et celle des Hurons durant la première moitié du XIX^e siècle. Selon Marius Barbeau, qui a étudié le travail de l'écorce et de la broderie en poil d'original, cette production artisanale passa effectivement « aux mains des Indiens, en particulier des Hurons de Lorette, qui finirent par se l'approprier ainsi que la clientèle pour lors délaissée par les saintes artisanes²⁶ ». Tout comme les religieuses, les Hurons enjoliveront leurs pièces de scènes de la vie indienne ou encore des motifs floraux ce qui, en soi, se rattache en partie à une vision européenne et quelque peu mythique de l'Amérindien et de son environnement. Les objets hurons du XIX^e siècle diffèrent considérablement de ceux qui étaient fabriqués aux XVII^e et XVIII^e siècles, par exemple, où les figures géométriques primaient.

Les artisanes de Lorette produisent dès lors une variété d'objets qu'elles offrent en cadeau aux visiteurs de marque, parfois même comme « offrandes religieuses », tel ce canot offert conjointement avec les Abénakis à la cathédrale de Chartres en 1760²⁷. Toutefois, selon Ruth B. Phillips, la majeure partie des objets fabriqués était écoulée, dès la fin du XVIII^e siècle, auprès de voyageurs et de militaires : « By the late eighteenth century the Huron were producing moccasins and other items exquisitely embroidered in dyed moosehair for sale to travelers and army officers stationed in the region²⁸. » Pour ces voyageurs et militaires, la visite des marchés publics de Québec ou encore une excursion à Lorette était l'occasion de se procurer des « souvenir commodities » *in situ*²⁹. Le Musée canadien des civilisations conserve dans ses collections un magnifique exemple de ces premiers objets hurons destinés à la vente. Il s'agit de poupées représentant un homme, une femme et un enfant, achetées à Lorette en 1788.

25. Turner, *Hair Embroidery in Siberia*, p. 48.

26. Barbeau, *Saintes artisanes*, p. 94.

27. Desrosiers et autres, *Le souffle de l'esprit*, p. 4.

28. Ruth B. Phillips, « Moccasins into slippers. Woodlands Indian hats, bags, and shoes in tradition and transformation », *Northeast Indian Quarterly Winter*, Ithaca, New York, vol. 7, n° 4, 1990, p. 30.

29. À titre d'exemple, consulter la biographie du militaire Alexander Farquharson dans Ruth B. Phillips et Dale Ildens, « A casket of Savage curiosities: eighteenth-century objects from north-eastern North America in the Farquharson collection », *Journal of the History of collections*, vol. 6, n° 1, 1994, p. 22-25.

Ce sont les plus anciennes «poupées souvenirs» connues, destinées à la vente et attribuées aux Hurons de Lorette³⁰. Enfin, il est à noter que durant cette période les artisanes de Lorette mettent toujours à contribution le piquant de porc-épic et le poil d'original pour la décoration des mocassins et autres pièces artisanales.

Au début du XIX^e siècle, les artisans et artisanes de Lorette fabriquent déjà une grande variété de «curiosités sauvages». Lors de son passage à Lorette entre 1806 et 1808, le voyageur John Lambert dressa une liste de ces objets: «Besides articles of provisions, a quantity of furs, skins, mocassins, and baskets of birch bark, are brought to market by the Indians, from neighbouring village of Lorette, whose chief subsistence rest more upon these commodities, than upon the culture of the ground, Straw hats, mocassins, and baskets, are also offered for sale, by Canadians³¹.» Quelques années plus tard, soit en 1827, la Canada Auxiliary Society for promoting Education and Industry among the Indians, un organisme dirigé par le ministre congrégationaliste Thaddeus Osgood et dont l'objectif était la création d'établissements d'enseignement destinés à promouvoir l'éducation à l'euro-péenne, proposait au missionnaire Cook et au chef des Hurons, Nicolas Vincent Tsa8enhohi, l'introduction d'une école d'industrie dans le village huron. Ce projet qui visait à enseigner aux enfants les méthodes de fabrication d'objets destinés à la vente (mocassins, tapis, etc.) était considéré comme un moyen efficace d'encourager la diversification des activités économiques, pour le bien-être de cette communauté, dont les membres pouvaient de plus en plus difficilement vivre des produits de la chasse et de la pêche³². Encouragé par l'agent de la Société, le maître d'école Joseph Vincent, un Huron, mit à la disposition de ses élèves une pièce de sa maison pour l'apprentissage de l'industrie. Malgré les efforts de bienfaisance de la Société qui gagna à sa cause des gens influents dans le Haut et le Bas-Canada, les écoles non confessionnelles pour les enfants amérindiens eurent une courte existence. Nous pouvons tout de même considérer cette initiative comme l'une des premières tentatives d'encadrement ou d'organisation du travail d'une nouvelle génération d'artisans de Lorette, dans un esprit d'entreprise³³.

30. Pour une description détaillée de ces poupées, consulter Francis Back, «Les Hurons de Lorette», *Cap-aux-Diamants*, [Costume], n° 78, été 2004, p. 44.

31. John Lambert, *Travels through Lower Canada, and the United States of North America, in the Years 1806, 1807 and 1808...*, vol. 1, Londres, Printed for Richard Phillips, 1810, p. 93.

32. «The Agent of this Society, with a respectable member of the Quebec Committee, visited the Rev. Mr. Cook, the Catholic Missionary, and Chief, of Lorette, by whom it was thought proper to introduce into that village, a School of Industry. The Indians, in general, of this Country, are averse to labour, and are greatly deficient as to their knowledge of the arts of civilized life» (Thaddeus Osgood, *The Canadian Visitor, communicating important facts and interesting anecdotes respecting the Indians and destitute settlers in Canada and the United States of America*, Londres, Published by Hamilton and Adams, Paternoster Row, 1829, p. 23).

33. Thaddeus Osgood qui en était le principal initiateur regagna la Grande-Bretagne en 1829. La *Ladies Society*, une branche féminine de la *Canada Auxiliary Society*, s'engagea également dans de pareilles causes philanthropiques. Cette société résolut de former une femme de Lorette pour

Au cours des années qui suivirent, la production artisanale des Hurons se diversifia. En 1829, devant la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, le chef Nicolas Vincent dressa une liste exhaustive des objets fabriqués à Lorette: mocassins, raquettes, ceintures d'étoffe, paniers, traînes sauvages, bonnets de fourrures, mitaines, colliers de piquants de porcs-épics, bourses, réticules, arcs, flèches, avirons, petits canots, petits personnages amérindiens³⁴ (figure 6). Au sujet de la rentabilité de ce commerce toutefois, le chef Vincent mentionna que « [l]es ventes sont occasionnelles, les articles sont débités à la moitié du prix d'autrefois; nous sommes fréquemment forcés de les troquer pour des marchandises ». Ce témoignage confirme l'ancienneté de ce commerce et la fluctuation du marché dans un contexte préindustriel. Toutefois, cette période marque assurément le début d'un essor considérable de cette économie chez les Hurons de Lorette. Le développement du tourisme organisé est sans doute le premier facteur ayant motivé l'esprit d'entreprise puisqu'une grande partie de la production artisanale – les « Curiosités indiennes » ou *Tourist Art* – pouvait dès lors être écoulée dans les centres de villégiature au Canada et aux États-Unis.

qu'elle puisse ensuite devenir enseignante. Les travaux à l'aiguille (*needlework*) faisaient partie des apprentissages offerts par l'organisme. Les religieuses de Québec (l'auteur ne précise pas la congrégation, mais nous pensons qu'il peut s'agir des Ursulines) firent de même, durant cette période, avec quelques femmes huronnes, assumant toutes les dépenses se rattachant à leur formation.

34. «Témoignage de Nicolas Vincent Tsa8enhohi, Québec, 29 janvier 1824», *Journaux de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada*, 1823-1824, vol. 33, appendice A, n. p. Nous pensons que ces poupées (figure 6) pourraient représenter le chef huron Nicolas Vincent Tsaouenhohi (1769-1844) et son épouse, Madeleine Thomas. L'apparence générale et les éléments vestimentaires comparés à l'iconographie du personnage sont des indices. La couronne pourrait ainsi être la version miniature de celle conservée au Musée national des beaux-arts du Québec (60.549) et ayant appartenu à cet illustre chef huron. De son côté, la poupée féminine porte le chapeau malécite et nous savons que la seconde épouse du chef était de cette nation originaire de Penobscot (Castine, Maine).

FIGURE 6

“Lorette-Huron Female Doll”, ca. 1830-1850. Portland Art Museum, 88.43.6.
“Lorette-Huron Male Doll”, ca. 1830-1850. Portland Art Museum, 88.43.7.



The Elizabeth Cole Butler Collection.

DES OBJETS DE FANTAISIE AUX GOÛTS DU JOUR

Sous l'influence des modes et des habitudes du XIX^e siècle, le tourisme se démocratise à compter des années 1840³⁵. Une clientèle aisée issue des milieux bourgeois converge dès lors vers différents centres de villégiature qui offrent une variété d'attraits, notamment des excursions ou des randonnées vers des destinations présentant des caractéristiques naturelles ou culturelles d'intérêt. Parmi ces attraits situés parfois à proximité des grands centres urbains nord-

35. Le tourisme est une habitude aristocratique qui date du XVIII^e siècle : le «grand tour». Il se démocratise et se développe d'une façon organisée à la fin des années 1830. La reine Victoria, qui avait développé un goût prononcé pour des visites dans les Alpes françaises, serait l'une des initiatrices de cette tendance, de ce goût du voyage vers des destinations de villégiature. Information communiquée par l'ethnologue Yvan Fortier, Parcs Canada, 2005.

américains, on compte les villages amérindiens. Les touristes s’y rendent désormais en plus grand nombre, de façon à satisfaire leur quête d’exotisme en cette période où l’idée du romantisme est intimement liée à la vie «primitive» du noble sauvage, dans un environnement naturel³⁶ (figure 7). Les «curiosités indiennes» y sont recherchées par ces clients qui désirent ainsi ramener à leur demeure des *Souvenir arts*, témoignages de leur rencontre avec les premiers habitants du pays. Souvent, ce sont les marchandises amérindiennes qui sont exportées par les manufacturiers vers les lieux de villégiature. Elles sont alors écoulées par l’intermédiaire d’un marchand ou, autrement, par les artisans amérindiens qui se rendent eux-mêmes vendre leur production auprès de touristes, d’où l’expression *Tourist Art*.

FIGURE 7

“Canadian Indian Boys Shooting at Pennies, at Lorette”.
 Sketched by E.R. Morse. *Harper’s Weekly*, 1875.



Collection Jean Tanguay.

36. Lors de ces excursions, les Hurons exécutaient des danses de façon à distraire les visiteurs, qu’ils soient militaires ou voyageurs. Certaines aquarelles de Georges Heriot illustrent d’ailleurs à merveille le déroulement de ces danses destinées aux amateurs de villégiature. Gerald Finley, *Georges Heriot: Postmaster-painter of the Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1983.

Ce contexte contribua à l'essor d'entreprises de fabrication d'artisanat à Lorette ainsi que dans la plupart des villages amérindiens de la vallée du Saint-Laurent. Au Québec, les Hurons écoulaient essentiellement leur production à Lorette, Québec, Pointe-Lévis, Cacouna, Rivière-du-Loup et La Malbaie. Enfin, ces «curiosités huronnes» étaient aussi vendues dans la région des Grands Lacs, entre autres à Niagara Falls. Leur champ de rayonnement s'étendit également à New York³⁷.

La culture matérielle de la seconde moitié du XIX^e siècle marquera alors, d'une façon significative, le travail des artisans hurons mais également celui des Micmacs, Malécites, Passamaquoddy, Penobscots, Iroquois, Abénakis et Ojibwés. Ruth B. Phillips caractérise ainsi le contexte de production de cette période: «In some cases interrelationships appear to be the result of parallel developments and of common responses to victorian material culture, while in others they appear to be the result of the direct imitation of an innovation developed by an artist in another Aboriginal community³⁸.» La nature des objets produits, les matériaux utilisés et les techniques de fabrication résultent donc, à la fois, des interrelations entre les cultures amérindiennes, de l'adaptation des entrepreneurs et des artisans aux goûts de la clientèle nord-américaine, ce qui n'est pas sans avoir favorisé les innovations artistiques. Ce phénomène est tout particulièrement perceptible dans la grande variété d'ornements domestiques, tels que les cadres à photos, plats de service, plateaux pour cartes de visite, pochettes murales, etc. Phillips note d'ailleurs à ce sujet: «Victorian home crafts provided the models upon which Aboriginal makers based their innovation³⁹.»

Enfin, cette production huronne du XIX^e siècle témoigne également de l'influence des perceptions européennes du monde amérindien, tant dans les thèmes abordés que par les scènes représentées. La plupart des auteurs qui ont étudié cette production soulignent l'importance des motifs floraux dans l'élaboration des pièces artisanales. Certains y voient l'expression d'une dimension spirituelle amérindienne⁴⁰ tandis que d'autres associent ce phénomène à l'influence européenne, telle qu'elle est transmise notamment par les Ursulines aux

37. Phillips, *Trading Identities*, p. 135.

38. *Ibid.*, p. 38.

39. *Ibid.*, p. 205.

40. Selon Frank G. Speck, «the floral images, like other representational and geometric designs, were usually symbolic of dream experiences and constituted vitally important records of encounters with an individual's "soul spirit" on which a family's livelihood depended» («Dream Symbolism and the Desire Motive in Floral Designs of the Northeast», *The Guardian*, 1, 1925, p. 124-127).

écolières huronnes durant les XVIII^e et XIX^e siècles⁴¹. Indépendamment de ces interprétations, nous pouvons affirmer, à la lumière des études d'Ernest S. Dodge⁴² et de Ruth B. Phillips, que l'une des principales caractéristiques de la production artisanale huronne – et c'est le cas pour la plupart des objets fabriqués dans d'autres communautés amérindiennes au XIX^e siècle – est qu'elle témoigne, de façon éloquente, d'un métissage des cultures par les échanges ou les rapports interculturels. La production artisanale du milieu et de la seconde moitié du XIX^e siècle illustre tout particulièrement ce phénomène. La8inonkie joua un rôle fondamental dans le développement de cette production qui fera la renommée du *Tourist Art* des Hurons de Lorette.

LA8INONKIE, UNE ARTISANE HABILE ET ENTREPRENANTE

Fille de Louis Vincent Sa8antanan et de Marie des Anges Chalifour, Marguerite Vincent La8inonkie est née dans la communauté mohawk de la baie de Quinté en 1783. Elle était la sœur de Marie, Pierre et Louis Vincent Sa8antanan (fils) ainsi que la demi-sœur du grand chef Nicolas Vincent Tsa8enhohi⁴³. Nous savons très peu de chose sur son enfance, si ce n'est qu'elle suivit ses parents de «rivage en rivage», de «tribu en tribu⁴⁴». Le 9 février 1807, à l'âge de 24 ans, Marguerite Vincent La8inonkie épousa Paul Picard Honda8anhont (figure 8) à la Jeune-Lorette. C'est en ce lieu qu'elle passa le reste de sa vie et qu'elle mit au monde plusieurs enfants, dont un seul survécut, François-Xavier Picard.

41. Barbeau, *Saintes artisanes*. Pour une synthèse du débat, voir Ruth B. Phillips, «Glimpses of Eden: Iconographic Themes in Huron Pictorial Tourist Art», *Native American Studies*, vol. 5, n° 2, 1991, p. 19-28.

42. Ernest S. Dodge, «Some Thoughts on the Historic Art of the Indians of Northeastern North America», *Bulletin of the Massachusetts Archaeological Society*, vol. 13, n° 1, 1951, p. 1-5.

43. Nicolas Vincent Tsa8enhohi a été désigné personnage d'importance historique nationale par la Commission des lieux et monuments historiques du Canada (CLMHC) en décembre 2000.

44. A.N. Montpetit, «Paul Picard Honda8anhont», *L'Opinion publique. Journal illustré*, Nécrologie, Montréal, 7 septembre 1871, p. 429.

FIGURE 8

Ludger Ruelland, d'après un artiste inconnu. Paul Picard, chef huron de Jeune-Lorette. Vers 1865. Fusain sur papier.



Musée de la civilisation, 2006-985. Photo : MNBAQ, Patrick Altman.

Nous savons que, durant cette période initiale du développement de la production artisanale à Lorette, Marguerite Vincent La8inonkie joua un rôle déterminant dans l'enseignement des techniques de fabrication et de décoration de pièces artisanales. Son engagement en tant qu'enseignante correspond sensiblement à cette période (1820-1840) au cours de laquelle les ateliers de fabrication de l'artisanat prendront forme, favorisant le développement économique de la petite communauté huronne. Le rôle joué par La8inonkie contribua grandement à cet essor, le contexte socioéconomique également.

En tant qu'artisane, La8inonkie participe au développement d'une entreprise de fabrication de pièces artisanales en étroite collaboration avec son mari Paul Picard Honda8onhont, Philippe Vincent Thean8athasta, le neveu de ce dernier, ainsi que son fils, François-Xavier Picard Tahourenche. Consacrée essentiellement à la production de raquettes, cette entreprise développa également une expertise dans la confection de mocassins, mitaines, gants, manteaux et de divers autres objets communément appelés par les Européens «curiosités indiennes» et qui étaient destinés aux touristes. La8inonkie œuvra dans ces deux derniers champs d'activité. Elle enseigna les techniques de la fabrication et de la décoration des pièces vestimentaires à l'aide du poil d'orignal et distribua les tâches quotidiennes en fonction des habiletés de chaque artisane. Elle fit de même pour la confection à grande échelle des «curiosités indiennes». Ses talents de brodeuse sur les vêtements et objets fabriqués en écorce de bouleau firent sa renommée (figure 9). Aussi, en adaptant l'artisanat traditionnel aux matériaux disponibles et au marché, elle donna davantage d'ampleur à la production artisanale qui devint une source de revenu importante pour la communauté huronne-wendat tout au long du XIX^e siècle.

FIGURE 9

Gilet, Huron-Wendat, c.1841. Acquis par James du Près, third Earl of Caledon of Tyrone, Ireland.



Musée canadien des civilisations, III-H-407, IMG2009-0478-0001-Dm.

Artisane renommée, La8inonkie aurait acquis son savoir au contact d'artistes de communautés amérindiennes au sein desquelles elle eut l'occasion de vivre durant son enfance⁴⁵. De ces contacts, elle apprit l'art de préparer les mocassins, de les broder en poils de porc-épic et d'original, bref «d'enjoliver ces mille riens que la curiosité des Anglais et des Américains recherche et achète au poids de l'or⁴⁶». Nous pouvons croire également que des artisanes de Lorette ont pu contribuer à sa formation, notamment celles qui avaient pu acquérir des connaissances dans l'art de la broderie des Ursulines. Peut-être fut-elle également l'une de celles qui purent profiter des enseignements de la Ladies Society ou encore des religieuses de Québec, au cours des années 1820. Quoi qu'il en soit, La8inonkie mit d'abord ses connaissances et ses habiletés au service de sa famille. Dès les premières années de son mariage avec Paul Picard (en 1807), qui devait s'absenter pour de longs mois en forêt, elle pourvoyait à une large partie des dépenses du ménage par la confection et la vente de différents articles de fantaisie : «La femme habile aux travaux d'aiguille [...] savait gagner sa vie par son industrie. Paul, le chasseur, le guide ou le guerrier, pouvait partir sans crainte. Tout allait bien à la maison⁴⁷.»

À son retour de la forêt, Paul se faisait également artisan et fabriquait des raquettes tandis que La8inonkie poursuivait ses travaux à l'aiguille, brodant des mocassins et autres articles destinés à la vente. Ces «curiosités indiennes» achetées par des touristes de passage à Lorette ainsi que par des militaires anglais de la garnison de Québec suscitèrent rapidement un intérêt. En 1856, Amelia M. Murray relata d'ailleurs à propos de «Mrs. Paul [Picard]»: «We bought little boxes, baskets, and pin-cushions, all made out of birch bark by Mrs. Paul and her husband; some of them very prettily embroidered⁴⁸.» Un auteur anonyme nota en 1859 que le couple Picard offrait sa production aux visiteurs qui se rendaient à sa demeure de Lorette, ce qui aurait rapporté gros puisqu'ils étaient déjà réputés riches : «They live in a comparatively fine house, and are reported to be rich. Upon the table in the reception room were various articles of Indian manufacture for sale⁴⁹.» Selon Montpetit, «les petits travaux exécutés à l'aiguille par Lasinonkié [*sic*] devinrent de mode tant à Québec qu'en Angleterre, et les commandes nouvelles abondaient⁵⁰».

De façon à répondre au succès engendré par ses broderies, La8inonkie proposa aux autres femmes de la communauté de se rendre auprès d'elles de façon à ce qu'elle leur enseigne la broderie au poil d'original⁵¹. Par cette

45. Il est possible, en effet, que La8inonkie ait acquis, durant son enfance, certaines connaissances auprès des Iroquois qui utilisaient le poil d'original pour décorer leurs mocassins.

46. *L'Opinion publique*, 7 septembre 1871, p. 429.

47. *L'Opinion publique*, 23 janvier 1879, p. 40.

48. Hon. Amelia M. Murray, *Letters from the United States, Cuba and Canada*, New York, G. P. Putnam & Company, 321 Broadway, 1856, p. 79.

49. Anonyme, 1859, p. 189.

50. Murray, *Letters from the United States*, p. 79.

51. *L'Opinion publique*, 7 septembre 1871, p. 429.

démarche, La8inonkie voulait permettre à ses compatriotes de trouver une source additionnelle de revenu dans un contexte économique difficile⁵². En effet, l'invasion de l'arrière-pays par de nombreux colons et des bûcherons ainsi que la chasse intensive avaient provoqué le déboisement des forêts et l'épuisement des ressources fauniques des territoires de chasse. La diminution des prises eut des conséquences néfastes sur l'économie locale et, d'une façon plus générale, sur le mode de vie traditionnel des Hurons. Avec l'ouverture de nouvelles régions à la colonisation et la forte croissance de la population dans le Bas-Canada, le XIX^e siècle représente pour l'ensemble des Autochtones une époque charnière difficile⁵³. À la suite de la diminution du gibier et du déclin des activités traditionnelles, les Hurons doivent s'adapter en cherchant de nouveaux moyens de subsistance.

Au sujet des intentions de La8inonkie, Montpetit souligna ce qui suit :

Cet état de vie précaire [des Hurons] peinait à La8inonkie, la mère de François-Xavier ; et la première, parmi les Huronnes de Lorette, elle tenta de rallumer le feu du foyer éteint en l'absence des guerriers et des chefs ; elle créa une nouvelle industrie [...]. Une bonne année lorsque les chasseurs revinrent de leur expédition, ils trouvèrent pleine, chacun chez soi, la marmite ou la chaudière qu'ils avaient laissée vide⁵⁴.

Dès lors, on attribua à La8inonkie le mérite d'avoir été la première à enseigner l'industrie aux femmes du village⁵⁵. Grâce à ses initiatives, un plus grand nombre de Huronnes furent en mesure de réaliser ces travaux exécutés à l'aiguille et de collaborer ainsi au développement d'une industrie locale. Comme nous l'avons déjà souligné, l'utilisation du poil d'orignal n'était pas nouvelle chez les artisans hurons qui l'utilisaient pour la décoration de vêtements et d'objets destinés à la vente ; mais, jamais auparavant, ce matériau n'avait pris une telle importance dans la confection des «curiosités indiennes». Au dire de Montpetit,

[La8inonkie] créa une nouvelle industrie, en utilisant le poil d'orignal, le poil de crinière ou de hure et de l'épine dorsale, dans les agréments des articles de curiosités indiennes, pour remplacer le poil de porc-épic devenu rare et très cher.

52. *Ibid.*

53. Plusieurs études abordent l'histoire huronne des XVII^e et XVIII^e siècles, mais elles se font beaucoup plus rares pour les XIX^e et XX^e siècles. Pour une description détaillée de la communauté huronne-wendat et de ses activités artisanales et commerciales à la fin du XIX^e siècle, consulter les textes de Lionel Saint-George Lindsay, *Notre-Dame de la Jeune-Lorette en la Nouvelle-France*, Montréal, La Cie de publication de la Revue canadienne, 1900 ; Frank G. Speck, «Huron Moose Hair Embroidery», *American Anthropologist*, vol. 13, n^o 1, 1911, p. 1-14 ; Frank G. Speck, «Notes on the Material Culture of the Huron», *American Anthropologist*, vol. 13, n^o 2, 1911, p. 208-228.

54. *L'Opinion publique*, 30 janvier 1879, p. 52.

55. Outre A.N. Montpetit qui mentionne ce fait dans son article publié dans *l'Opinion publique*, le 7 septembre 1871, François-Xavier Picard Tahourenche le confirme par ces propos : «C'est ma mère qui la première a enseigné l'industrie aux femmes du village», cité dans «Chefs Hurons. Odilonroasti-Odasio-Ahatsistari», *La Presse*, 1^{er} août 1885, Montréal, vol. 1, n^o 235, p. 3.

Elle fit une révolution dans les habitudes de la tribu et elle sut gagner promptement les faveurs du commerce⁵⁶.

UNE NOUVELLE INDUSTRIE NATIONALE HURONNE

En fait, ses initiatives dans cette utilisation renouvelée du poil d'orignal contribueront à l'essor de l'industrie et à la renommée de l'artisanat huron. Cette contribution arriva durant la période où les Hurons relayèrent les Ursulines dans la commercialisation des objets fabriqués «dans le goût sauvage». Cela se passa dans les premières décennies du XIX^e siècle. La production artisanale huronne prit une telle ampleur qu'elle se transforma graduellement en une véritable industrie nationale. Cela demeure en soi un fait exceptionnel: avant 1850, on compte bien au Québec quelques industries, mais le mouvement d'industrialisation démarre véritablement dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Au dire de Montpetit, l'essor de l'entreprise des Picard-Vincent était également dû aux importants contrats pour la production d'objets liés à l'habillement et au transport d'hiver: «Des contrats considérables furent passés avec le Commissariat de Québec, pour la fourniture de raquettes, de souliers, de mitaines, de tobagons ou traînes sauvages aux soldats, qui leur rapportèrent de fort jolis bénéfices. [...]. L'abondance se répandit dans le village⁵⁷.» Tandis que les hommes travaillent sous la direction de Paul Picard et de son neveu et associé, Philippe Vincent, Marguerite Vincent La8inonkie distribue les tâches suivant les habiletés et supervise les femmes qui confectionnent entre autres des mocassins taillés dans les peaux d'orignal et de caribou boucanées, qu'elles décorent de fleurs en poils d'orignal teints (figure 10).

FIGURE 10

Mocassins hurons-wendat, ca. 1820-1840.



Bata Shoe Museum, P81.317.AB. Toronto, Canada.

56. *L'Opinion publique*, 30 janvier 1879, p. 52.

57. *L'Opinion publique*, 6 février 1879, p. 62.

Au sujet de l'entreprise et de la qualité des objets fabriqués, l'explorateur allemand J.G. Kohl nota en 1861 :

They showed us some pretty embroidery with elk's hair upon elk's leathers, &c., and with porcupine quills upon birch bark, which was really very tasteful, and which they offered for sale. Mr «I-have-a-river-in-my-mouth» [Paul Picard Honda8onhont], seemed indeed to carry on quite a wholesale trade in them, for he had great tuns and chests full of moccasins embroidered with flowers, cigar-cases, purses, &c., all made by the women in the village, and which were, I believe, destined to be sent to Montreal, and thence probably to Niagara and New York. This interesting little branch of industry flourishes, I believe, in all the Indian colonies of Canada⁵⁸.

La production issue du travail des artisanes de Lorette semble effectivement connaître un grand succès. Elle nécessita bientôt la participation de plus en plus d'artisanes. Le journal *Atlantic Monthly* de 1861 rapporta que Philippe Vincent, associé de l'entreprise Picard, avait livré pour mille deux cents dollars de mocassins et de raquettes à Montréal en un seul voyage. L'auteur indique que Vincent et ses associés produisaient également plusieurs autres articles qu'il qualifie de *fancy-work*⁵⁹. Quelques années plus tard, en 1879, «une soixantaine de familles comptaient désormais sur l'aiguille pour assurer leur subsistance [sur un total de 76 familles⁶⁰]. Les carnets de commandes se chiffraient à trente mille paires de souliers et de mocassins brodés pour Québec, Montréal, Kingston, Toronto, etc.⁶¹»

À la fin du XIX^e siècle, l'artisanat autochtone, sous toutes ses formes, représente un élément fondamental de l'économie à Lorette. Les Hurons tirent presque entièrement leurs ressources du tannage des peaux, de la fabrication des raquettes, des canots d'écorce, des mocassins et d'articles de fantaisie⁶². À compter de 1890, on observe une certaine baisse des revenus engendrés par cette industrie. Dans ses rapports, l'agent des Affaires indiennes indique que la conjoncture économique parfois difficile et la concurrence – sans doute celle de leurs voisins canadiens et des autres nations amérindiennes – expliquent ce phénomène. Il est à remarquer que certaines autres années marquent le début

58. Johan Georg Kohl, *Travels in Canada, and through the States of New York and Pennsylvania*, translated by Mrs Percy Sinnett, vol. 1, Londres, 1861, p. 180; Barbeau, *Saintes artisanes*, p. 80.

59. «A Nook of the North», *Atlantic Monthly*, vol. 7, n° 41, mars 1861, p. 348.

60. Recensement de 1879 reproduit dans *l'Opinion publique*, 30 janvier 1879, p. 186.

61. Denys Delâge, «La tradition de commerce chez les Hurons de Lorette-Wendake», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 30, n° 3, 2000 p. 47. À Québec, l'entreprise Picard écoulait une partie de sa production chez Henderson, Renfrew & Co qui revendait au même prix que les commerces de Lorette. La publicité de l'époque précise que Paul fabriquait les meilleurs raquettes et mocassins. Voir «Paul's Best Snow-Shoes and Moccasins, at Lorette Prices...», *The Quebec Gazette*, 8 février 1864.

62. Frank Carrell Publisher, *Illustrated guide to the world's fair and Chicago being a complete directory and guide...*, [Lorette], Edited by thoroughly competent experts, and brought down to date, The Matter Contained in this Guide is Authentic 1893, s. p.; Gérin, «Le Huron de Lorette II – À quels égards il s'est transformé», p. 319-342.

d'une nouvelle période de grande prospérité, ce que l'agent Bastien qualifie de «real Klondike». Pour illustrer son propos, il donne les statistiques suivantes touchant la production de raquettes et de mocassins en 1898 : « To state as closely to the truth as possible, there are manufactured in the Huron village, no less than seven thousand pairs of snowshoes, and at least twelve thousand dozen pairs of moccasins, representing a general business of from \$70,000 to \$75,000⁶³. » Cette fluctuation du marché existe également dans le domaine de la production des «curiosités indiennes».

CONCLUSION

Par son leadership dans l'enseignement des techniques de fabrication et de décoration de vêtements et d'objets destinés à la vente aux touristes, Marguerite Vincent La8inonkie a favorisé le développement d'une production artisanale qui a fait la renommée de l'artisanat huron au XIX^e siècle. Elle personifie et met en lumière la qualité du travail des artisanes de Lorette et leur créativité. Elle figure aujourd'hui parmi les rares artisanes connues que l'on peut associer à cette production de grande qualité.

En innovant dans le domaine de la production artisanale et en collaborant étroitement à l'essor d'une industrie, Marguerite Vincent La8inonkie permit aux Hurons de franchir avec plus de facilité cette période de transition économique associée à la première partie du XIX^e siècle. Elle permit également aux Huronnes d'avoir accès à un revenu financier et de contribuer ainsi à la survie du groupe familial. Les femmes, qui autrefois jouaient un rôle de premier ordre dans les activités agricoles, retrouvent, par le travail artisanal, une place d'influence sur le destin de leur collectivité. Les artisanes deviennent également des diffuseurs des techniques apprises auprès de Marguerite Vincent La8inonkie⁶⁴, notamment l'art de la broderie et la teinture à partir de matériaux d'origine végétale et animale⁶⁵. L'action et l'initiative de La8inonkie redonnaient aux femmes de Lorette une place fondamentale dans le développement économique de leur communauté. Il faut savoir que durant cette période, au Québec, peu d'industries embauchent des femmes : industrie du vêtement, usines du textile,

63. Dominion of Canada, *Annual Report of the Department of Indian Affairs for the year ended 30th June 1898*, reproduit à partir du site Web de Bibliothèque et Archives Canada (www.collections-canada.ca).

64. *L'Opinion publique*, 6 février 1879, p. 62.

65. Au sujet des diverses techniques pour la fabrication des mocassins, des paniers, des raquettes ou des canots, des motifs propres aux Hurons et de l'évolution artisanale au village huron, consulter Vincent, *La nation huronne*, p. 185-220. Également, Lionel Saint-George Lindsay (*Notre-Dame de la Jeune-Lorette en la Nouvelle-France*, Montréal, La Cie de publication de la Revue canadienne, 1900) qui donne des descriptions détaillées des techniques employées dans la production artisanale à l'aube du XX^e siècle. En ce qui concerne les caractéristiques propres à l'artisanat huron-wendat, ses formes et ses motifs particuliers, ainsi que la culture matérielle, consulter Speck, «Huron Moose Hair Embroidery» et «Notes on the Material Culture of the Huron».

manufactures de chaussures, de tabac et de caoutchouc⁶⁶. Les entreprises qui naissent à Lorette à la suite des initiatives de Paul Picard et La8inonkie sont donc parmi les premières à donner aux femmes un travail industriel à domicile.

Marguerite Vincent La8inonkie, décédée le 15 janvier 1865 à l'âge de 82 ans, fut inhumée dans la chapelle de la mission de la Jeune-Lorette⁶⁷. Quelques années avant son décès, Amelia M. Murray nota à son sujet qu'elle était une femme extrêmement intelligente⁶⁸. L'aventurier J.G. Kohl eut également l'occasion de visiter le couple Picard et décrit La8inonkie en ces termes : «an old Norna-like figure, wrapped in a large black shawl, and sitting silent and motionless by the fire⁶⁹». Cette femme en retrait, silencieuse, âgée alors de 77 ans, avait vu «prospérer sa famille et l'esprit d'industrie se répandre de plus en plus chez ses compatriotes⁷⁰».

BIBLIOGRAPHIE

Documents d'archives

Archives du Conseil de la Nation huronne-wendat [ACNHW]

François Boucher, acte de sépulture de Marguerite Vincent, Saint-Ambroise, 17 janvier 1865.

Archives du Musée de la civilisation de Québec [MCQ]

Album Thomas Aubert de Gaspé [vers 1860], collection du Séminaire de Québec, fonds Viger-Verreau, cote : P32/O-297.

Bibliothèque et Archives Canada [BAC]

MG1, Série C^{11A}, vol. 117, f° 49-67, «Préparatifs de guerre, 1745 à 1746», «Achats de munitions», Québec, 26 octobre 1746.

MG1, Série C^{11A}, vol. 117, f° 95-116, «Préparatifs de guerre, 1746 à 1747», «Achats de munitions», Québec, 15 octobre 1747.

RG 10, bobine C-12639, vol. 245, pt. 2, p. 145924. François Boucher, «Return of Huron Indians of Lorette, Canada East, of sixty years of Age and upwards», Saint-Ambroise, 16 novembre 1858.

66. Le collectif Clio, *L'histoire des femmes*, p. 218.

67. François Boucher, acte de sépulture, Saint-Ambroise, 17 janvier 1865, ACNHW. Consulter aussi les documents suivants qui font état de l'âge puis du décès de Marguerite : François Boucher, «Return of Huron Indians of Lorette, Canada East, of sixty years of Age and upwards», Saint-Ambroise, 16 novembre 1858, BAC, RG 10, bob. C-12639, vol. 245, pt. 2, p. 145924 ; «Death of the Wife of a Huron Chief», *Morning Chronicle and Commercial and Shipping Gazette*, Québec, 19 janvier 1865.

68. Murray, *Letters from the United States*, p. 79.

69. Kohl, *Travels in Canada* ; Barbeau, *Saintes artisanes*, p. 180.

70. *L'Opinion publique*, 7 septembre 1871, p. 429.


Journaux

- «A Nook of the North», *Atlantic Monthly*, vol. 7, n° 41, mars 1861.
- «Chefs Hurons. Odilonroasti-Odasio-Ahatsistari», *La Presse*, Montréal, 1^{er} août 1885.
- «Death of the Wife of a Huron Chief», *Morning Chronicle and Commercial and Shipping Gazette*, Québec, 19 janvier 1865.
- Montpetit, A.N., «Paul Picard Honda8onhont», *L'Opinion publique. Journal illustré*, Nécrologie, Montréal, 7 septembre 1871.
- Montpetit, A.N., «Paul Tahourenché, Grand-Chef des Hurons», *L'Opinion publique. Journal illustré*, Montréal, du 2 janvier 1879 au 20 mars 1879.
- «Paul's Best Snow-Shoes and Moccasins, at Lorette Prices...», [publicité de l'entreprise Picard], *The Quebec Gazette*, 8 février 1864.

Études et sources publiées

- American Indian Art Magazine*, vol. 26, n° 2, printemps 2001.
- ANONYME, «Quebec», *Harper's New Monthly Magazine*, vol. 18, n° 104, New York, Harper & Bros, janvier 1859, p. 176-195.
- BACK, Francis, «Les Hurons de Lorette», *Cap-aux-Diamants*, [Costume], n° 78, été 2004, p. 44.
- BALLANTINE, Betty, et Ian, dir. édit., *Les Indiens d'Amérique*, Nuage rouge, Éditions du rocher, 1994.
- BARBEAU, Marius, *Saintes artisanes. 1-Les brodeuses*, Montréal, Éditions Fides, Cahier d'art Arca, 1943.
- CARRELL PUBLISHER, Frank, *Illustrated guide to the world's fair and Chicago being a complete directory and guide...*, [Lorette], Edited by thoroughly competent experts, and brought down to date, The Matter Contained in this Guide is Authentic 1893, s. p.
- CLIO [Le collectif], *L'histoire des femmes depuis quatre siècles*, Montréal, Édition du club Québec Loisirs inc., 1992.
- DELÂGE, Denys, «La tradition de commerce chez les Hurons de Lorette-Wendake», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 30, n° 3, 2000, p. 35-51.
- DESROSIERS, Michel, Christiane MELANÇON et Céline PHARAND-CAMPEAU (traduit par), *Le souffle de l'esprit. Coutumes et traditions chez les Indiens d'Amérique*, Éditions Québec Amérique, Editions Jean Piccolec, 1988.
- DODGE, Ernest S., «Some Thoughts on the Historic Art of the Indians of Northeastern North America», *Bulletin of the Massachusetts Archaeological Society*, vol. 13, n° 1, 1951, p. 1-5.
- DOMINION OF CANADA, *Annual Report of the Department of Indian Affairs for the year ended 30th June 1898*, reproduit à partir du site Web de Bibliothèque et Archives Canada (www.collections-canada.ca).
- FINLEY, Gerald, *Georges Heriot: Postmaster-painter of the Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1983.
- GÉRIN, Léon, «Le Huron de Lorette II – À quels égards il s'est transformé», *La science sociale suivant la méthode d'observation*, 17^e année, t. 33, 1902, p. 319-342.
- GOURDEAU, Claire, *Les délices de nos cœurs. Marie de l'Incarnation et ses pensionnaires amérindiennes, 1639-1672*, Québec, Septentrion, Les Nouveaux Cahiers du Célat, 1994.
- HARRIS, R. Cole, dir., *Atlas historique du Canada I. Des origines à 1800*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987.
- HOTHEM, Lar, *Indian Trade Relics Identification and Values (Artefacts and Collectibles)*, Paducah, Ky, Collector Books, 2002.

- HUNTER, William S. Jr., *Hunter's Panoramic Guide from Niagara Falls to Quebec*, Boston, John P. Jewett & Co., 1857.
- KOHL, Johan Georg, *Travels in Canada, and through the States of New York and Pennsylvania*, translated by Mrs Percy Sinnett, vol. 1 [en deux volumes], Londres, 1861.
- LAMBERT, John, *Travels through Lower Canada, and the United States of North America, in the Years 1806, 1807 and 1808...*, vol. 1, Londres, Printed for Richard Phillips, 1810.
- LINDSAY, Lionel Saint-George, *Notre-Dame de la Jeune-Lorette en la Nouvelle-France*, Montréal, La Cie de publication de la Revue canadienne, 1900.
- MACPHERSON LEMOINE, James, *Picturesque Quebec: A sequel to Quebec past and present*, Montréal, Dawson Brothers Publishers, 1882.
- MAURER, Evan M., *The Native American Heritage. A Survey of North American Indian Art*, The Art Institute of Chicago, University of Nebraska Press, 1977.
- MURRAY, Hon. Amelia M., *Letters from the United States, Cuba and Canada*, New York, G.P. Putnam & Company, 321 Broadway, 1856.
- OSGOOD, Thaddeus, *The Canadian Visitor, communicating important facts and interesting anecdotes respecting the Indians and destitute settlers in Canada and the United States of America*, Londres, Published by Hamilton and Adams, Paternoster Row, 1829.
- PHILLIPS, Ruth B., « Comme une étoile, je brille. Les traditions artistiques des peuples des terres boisées », dans Michel Desrosiers et autres, *Le souffle de l'esprit. Coutumes et traditions chez les Indiens d'Amérique*, Montréal, Québec Amérique, 1988, p. 51-92.
- , « Moccasins into slippers. Woodlands Indian hats, bags, and shoes in tradition and transformation », *Northeast Indian Quarterly Winter*, vol. 7, n° 4, Ithaca, New York, 1990, p. 26-36.
- , « Glimpses of Eden: Iconographic Themes in Huron Pictorial Tourist Art », *Native American Studies*, vol. 5, n° 2, 1991, p. 19-28.
- , *Trading Identities. The Souvenir in Native North American Art from the Northeast, 1700-1900*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1998.
- PHILLIPS, Ruth B., et Dale IDIENS, « A casket of Savage curiosities: eighteenth-century objects from north-eastern North America in the Farquharson collection », *Journal of the History of collections*, vol. 6, n° 1, 1994, p. 21-33.
- SAGARD, Gabriel, *Le Grand Voyage du pays des Hurons*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990.
- SPECK, Frank G., « Dream Symbolism and the Desire Motive in Floral Designs of the Northeast », *The Guardian*, 1, 1925, p. 124-127.
- , « Huron Moose Hair Embroidery », *American Anthropologist*, vol. 13, n° 1, 1911, p. 1-14.
- , « Notes on the Material Culture of the Huron », *American Anthropologist*, vol. 13, n° 2, 1911, p. 208-228.
- « Témoignage de Nicolas Vincent Tsa8enhohi, Québec, 29 janvier 1824 », *Journaux de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, 1823-1824*, vol. 33, appendice A, n. p.
- TIME LIFE BOOKS, éd., *Realm of the Iroquois*, Richmond (Virginia), Time Life Education, 1993.
- TRIGGER, Bruce G., *Les Enfants d'Aataensic: l'histoire du peuple huron*, Montréal, Libre Expression, 1991.
- TURGEON, Christine, *Le fil de l'art. Les broderies des Ursulines de Québec*, Québec, Musée du Québec et Musée des Ursulines de Québec, 2002.
- TURNER, Geoffrey, *Hair Embroidery in Siberia and North America*, Pitt Rivers Museum, University of Oxford, Occasional Paper on Technology, 7, Oxford, B.H. Blackwell, Ltd., 1976.
- VINCENT, Marguerite Tehariolina, *La nation huronne: son histoire, sa culture, son esprit*, Québec, Éditions du Pélican, 1984.
- WAKEFIELD, Priscilla, *Excursions in North America, Described in letters from a Gentleman and His Young Companion, to their Friends in England*, London, Darton and Harvey, 1806.



Cet ouvrage réunit des articles préparés à la suite du colloque organisé en 2007 en l'honneur de Denys Delâge et de Réal Ouellet, respectivement professeurs au Département de sociologie et au Département des littératures de l'Université Laval. Ce colloque se voulait une occasion de souligner les carrières de ces deux éminents chercheurs, mais aussi un moment pour explorer, dans une perspective interdisciplinaire, de nouvelles avenues dans l'étude des relations entre les Européens, leurs descendants en Amérique et les Autochtones. Pour rendre compte de la diversité de ces relations et de leur importance dans l'histoire du Canada, le colloque proposait de les aborder à partir de trois concepts clés : représentation, métissage et pouvoir. Ces concepts, qui se trouvent au cœur des recherches des dernières années sur les Autochtones, rejoignent aussi les grandes orientations des travaux menés par les deux chercheurs honorés à cette occasion. Les articles qui composent cet ouvrage sont regroupés autour de cinq thèmes : méthodes et sources ; relations de voyage et édition critique ; corps et colonialisme ; représentation de l'Autre ; représentation de soi et identité.

Alain Beaulieu est professeur au Département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal et titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur la question territoriale autochtone.

Stéphanie Chaffray est historienne et titulaire d'un doctorat obtenu en cotutelle à l'Université Laval (Québec) et à l'Université Paris IV-Sorbonne. Elle est également membre de la Chaire de recherche sur la question territoriale autochtone et travaille comme consultante en histoire autochtone.

Alain Beaulieu
Marc André Bernier
Pierre Berthiaume
Emmanuel Bouchard
Gervais Carpin
Stéphanie Chaffray
Denys Delâge
Elen Dania Diotte Besnou
Claude Gélinas
Gilles Havard
Frédéric Laugrand
Yvon Le Bras
Frank Lestringant
Thibault Martin
Guy Mercier
Andréas Motsch
Jarich Oosten
Réal Ouellet
Marie-Christine Pioffet
Claude Reichler
Jean Tanguay
Mylène Tremblay
Laurier Turgeon

Visitez les Presses
www.pulaval.com



ISBN 978-2-7637-8632-2



9 782763 1786322

Presses de
l'Université Laval

Histoire québécoise